



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1067

5 caméras brisées

10 - 16 avril 2012

samedi 13 avril
après la séance de 20h
débat avec l'Association
France Palestine Solidarité

5 caméras brisées

de Emad Burnat et Guy Davidi

documentaire - Palestine - VO - 1h30

Le film a droit à une sortie en salles grâce au distributeur Zeugma Films. Il a reçu un accueil exceptionnel dans tous les festivals où il a été présenté et notamment reçu le Prix Louis Marcorelles au Cinéma du Réel 2012, le Prix de la réalisation au Sundance Film Festival 2012, le Prix du Jury et le Prix du Public à l'IDFA (International Documentary Film Festival Amsterdam) en 2011, et a même été en lice pour les Oscars 2013 dans la catégorie "meilleur documentaire".



Pourquoi ce documentaire est-il aussi exceptionnel ? Tout simplement parce que c'est la première fois qu'un Palestinien et un Israélien ont réalisé ce film à la première personne qui raconte le quotidien d'un village de Cisjordanie dépossédé de ses terres et confronté à la violence. Il aura fallu cinq caméras successives, chacune se cassant les unes après les autres, au fil des différentes luttes, pour filmer une part de cette histoire dans l'Histoire. Pendant cinq années, Emad, ce paysan devenu cinéaste brosse ainsi le portrait des siens, famille et amis, tels qu'ils sont affectés par ces événements. Cinq années d'une chronique intime de la vie d'un village plongé dans un affrontement de tous les instants. ... De par cette façon qu'Emad a de raconter ce qu'il voit et ce qu'il vit sans jamais porter de jugement, en y intégrant même un peu de poésie d'une voix douce posée sur des images d'une grande violence, le film est un vrai choc visuel qui nous dit comme rarement la folie meurtrière des hommes et cet instinct de survie qu'a l'homme.

Une caméra contre le mur

Article paru dans "Le Magazine du Monde" en février 2012

Ces dernières semaines, Emad Burnat a passé plus de temps sur la scène des festivals de cinéma du monde entier que dans ses champs d'oliviers. Ce paysan palestinien de 39 ans est le réalisateur du documentaire le plus acclamé du moment, co-signé avec l'Israélien Guy Davidi.

A la fois intimiste et politique, douloureuse et distanciée, cette chronique de la lutte d'un village de Cisjordanie contre l'occupation israélienne est en passe de devenir un film-événement. Le sacre a un parfum de revanche pour Emad Burnat, ancien jardinier en Israël, qui a été blessé à plusieurs reprises durant le tournage et qui a perdu cinq caméras dans cette aventure, toutes fracassées par des soldats ou des colons israéliens. *"Je filme pour guérir"*, dit-il sur le ton doux-amer qui imprègne tout son film.

Tout commence un jour de 2005 lorsque des géomètres font irruption dans les oliveraies de Bil'in, un petit village perché sur une colline de Cisjordanie. C'est là qu'Emad est né, au sein d'une famille de fellahin (paysans), cramponnés à la terre. Les intrus viennent préparer le chantier de la barrière de séparation, un ouvrage gigantesque, censé prévenir l'infiltration de terroristes en Israël. Mais la carte de son tracé suggère une tout autre histoire. En passant au ras des maisons, plusieurs kilomètres à l'intérieur de la Cisjordanie, le "mur", comme les Palestiniens l'appellent déjà, promet d'engloutir la moitié des terres de Bil'in. Les militants israéliens anti-occupation venus à la rescousse sont catégoriques : ces dizaines d'hectares sont destinés à agrandir la colonie juive de Mattityahu, qui fait face au village.

Le jour où les bulldozers partent à l'assaut des oliviers et que les habitants affluent pour s'interposer, Emad empoigne le Caméscope qu'il venait d'acheter pour la naissance de son quatrième fils, Jibril, et se met à tourner. Pour l'ancien gamin de la première Intifada, qui vit de petits boulots depuis qu'Israël a fermé son marché du travail aux Palestiniens en 2000, c'est une révélation. La posture du caméraman, un pas en retrait de la mêlée, convient à son tempérament introverti. Quand l'armée riposte en noyant le village dans un nuage de lacrymogène, il filme. Quand les soldats matraquent ses amis, il filme aussi. Quand ses frères se font arrêter l'un

après l'autre, il filme toujours. Même quand sa caméra arrête une balle qui aurait dû l'atteindre à la tête, il ne renonce pas. Bil'in s'est engagé à manifester chaque vendredi, pacifiquement, à la sortie de la mosquée, aussi longtemps qu'il le faudra pour regagner ses droits. Emad et ses disques durs seront la mémoire vidéo de ce combat entêté.



Très vite l'endroit se fait connaître. Aux côtés des pacifistes israéliens, des sympathisants du monde entier débarquent à Bil'in. Les cortèges se transforment en happenings bariolés, où les villageois en robe traditionnelle côtoient des vieux routiers de l'agit-prop – syndicalistes retraités, anarcho-punks ou altermondialistes – avec le biceps tatoué et le nez piercé. La belle histoire du petit village rebelle aime les équipes de télévision étrangères. En échange de quelques conseils techniques, Emad les autorise à puiser dans ses archives. Insensiblement, la manif du vendredi se transforme en un rituel, une bataille d'images, avec d'un côté les Palestiniens qui se retiennent de lancer des pierres, de l'autre l'armée qui se retient d'ouvrir le feu à balles réelles, et au milieu, dressé sur un remblai de terre, une rangée de cameramen à l'affût de la scène choc.

Emad est l'un d'eux, mais il est bien plus que cela. Il est d'abord un habitant de Bil'in pour qui la lutte contre le "mur" n'est pas une image d'Épinal. Sa caméra capte tout ce qui échappe aux militants et aux journalistes de passage : les moments surréalistes, quand un soldat frappe à sa porte en pleine nuit pour lui annoncer qu'une zone militaire fermée vient d'être décrétée et que lui et sa famille sont par conséquent illégaux dans leur propre maison ; les échappées belles dans la campa-

gne environnante, avec ses amis Bassem et Adeeb, deux trentenaires forts en gueule, dont la joie de vivre est l'un des carburants de la révolte de Bil'in ; les intermèdes familiaux, avec Jibril, le dernier-né, qui apprend à marcher sur la route de patrouille de l'armée et dont les premiers mots sont "djidar" (mur) et "djeish" (armée) ; et les moments de confusion, aussi, quand son tracteur se renverse près de la barrière de séparation et qu'il réchappe à cet accident grâce aux soldats postés près de l'ouvrage honni, qui l'évacuent à toute vitesse vers un hôpital israélien. Mais que faire de ces péripéties ? La mort de Bassem, fauché en avril 2009 par une cartouche de gaz reçue en pleine poitrine, incite Emad à témoigner. Mais il peine à donner un sens à ses sept cents heures de rushes. D'autant que le créneau du documentaire sur la résistance populaire palestinienne est déjà encombré, avec notamment *Bil'in Habibti* (Bil'in mon amour), de l'Israélien Shai Carmeli Pollak.

Désorienté, Emad sollicite l'aide de Guy Davidi, vidéaste et militant israélien, familier de Bil'in. *"L'inspiration m'est venue quand j'ai vu une séquence où le père d'Emad grimpe sur le capot d'une Jeep, pour empêcher l'arrestation d'un de ses fils"*, raconte Guy. *"Ce qui m'a frappé, c'est qu'Emad a continué à filmer tout au long de la scène. Je me suis dit que le film devait creuser cette idée, la persistance, l'endurance, le choix de garder la caméra en main, même dans les pires moments. Pour se distinguer, le film devait être raconté du point de vue d'Emad."* Pour un homme pudique comme lui, ce type de narration est un défi. *"Montrer ses peurs, montrer sa famille, ce n'est pas quelque chose d'évident dans notre communauté"*, dit-il. Emad doit aussi surmonter les critiques de ceux qui voient d'un mauvais œil son association avec un Israélien. *"Ma décision de travailler avec Guy n'était pas politique"*, relate l'homme de Bil'in. *"Je ne l'ai pas contacté parce qu'il était israélien, pour faire un coup médiatique, mais parce qu'il connaissait mieux que moi le monde du documentaire."*

Benjamin Barthe

10 au 23 avril

La belle endormie

de Marco Bellochio
avec
Isabelle Huppert
Tony Servillo ...

Le 23 novembre 2008, l'Italie se déchire autour du sort de Eluana Englaro, une jeune femme plongée dans le coma depuis 17 ans.



17 au 23 avril

Camille Claudel 1915

de Bruno Dumont
avec
Juliette Binoche,
Jean Luc Vincent ...

Hiver 1915. Camille Claudel est internée par sa famille dans un asile du sud de la France. Chronique de sa vie recluse dans l'attente de la visite de son frère Paul ...

